

19 octobre

Charles Dreyfus

Numéro 80, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dreyfus, C. (2001). 19 octobre. *Inter*, (80), 30–33.



JAMES PARTAIK

Derrière la caserne, James PARTAIK est vauté dans une grosse flaque d'eau. Un tuba lui permet de respirer. On a froid pour lui en ce mois d'octobre québécois. C'est la performance qui veut cela (je m'égare déjà...). Pardon, c'est le performeur qui s'affiche à sa manière. On a déjà vu cela des centaines de fois... mais qu'importe, on accepte raisonnablement. Ensuite entre en jeu un savant mélange de projection vidéo et d'actions en direct. Mais quatre mois se sont écoulés, ma mémoire flanche. Heureusement j'ai filmé. Voyons voir. Je n'ai pas filmé en continu. Il semble nu. Non, il porte de longs sous-vêtements. Il se relève. Le mur compte trois fenêtres, transformées en écrans. Devant le mur un petit monticule de débris (non, plutôt de la terre, des feuilles, des cailloux). Un assistant (ou une flopée) s'occupe de la projection. Il va falloir passer d'une fenêtre à l'autre, de gauche à droite (la gauche adroite et l'adroite à gauche, les symboles prendront-ils le dessus ?). On imagine vite le scénario, le déroulement dans l'espace sans trop de complications. Il y a beaucoup de câbles, beaucoup de monde. Je n'ai pas pu (ou pas fait l'effort de) me déplacer : je vois dans la première fenêtre un loup qui tourne dans une cage (peut-être le cousin du coyote de BEUYS...). PARTAIK en sous-vêtements ratisse pour effacer l'éminence (la nuit tous les chats sont gris, restons calme). Pour passer à la deuxième fenêtre il ajuste le pantalon d'un treillis, ratisse, puis enfile la veste du treillis, ratisse. Ça se termine. Le plus important devait se trouver dans le choix des trois vidéos. Tout est calculé à l'avance ; aucune place ne semble permise à l'improvisation ni même à une chute. C'est bien ficelé. Trop bien ficelé, peut-être. Un message politique ? mondialiste ? provincial ?... m'échappe sûrement !

JAMES PARTAIK est vauté dans une grosse flaque d'eau. Un tuba lui permet de respirer.



Quelle soirée performance !

Que fait donc la performance ? En quoi consiste sa tâche ? Comme WITTGENSTEIN à propos de la philosophie, je pencherais, en premier lieu, pour l'absence de fonction explicative. « Toute explication est une hypothèse », nous prévient-il... J'aimais des hypothèses. Aristote émet une explication (dans sa doctrine des quatre causes – matérielle, formelle, efficiente et finale) à l'explication : donner le « pourquoi » de tel ou tel phénomène.

Trop restrictive pour les explications qui ne consistent pas à donner une réponse à une question de la forme « pourquoi » ; trop générale, aussi, en ce qu'il y a des réponses à des questions de la forme « pourquoi » qui ne sont pas des explications. Reste la performance comme « loi scientifique »... N'exagérons rien !!! Elle ne rend pas encore compte de telle ou telle caractéristique générale de l'univers (ou alors, ça se saurait).

WITTGENSTEIN enfonce le clou : « La philosophie n'explique rien, car elle ne recherche aucune loi ni aucun fait nouveau... Les problèmes de la philosophie sont résolus, non pas par la communication de nouvelles expériences, mais par l'agencement de ce qui est connu depuis longtemps. »

Décrire les actes du performeur, plutôt que de « réduire n'importe quoi à tout autre chose ou à expliquer quoi que ce soit. » La tâche va être rude.

SOIRÉE DU 19 OCTOBRE 2000

JAMES PARTAIK, JILL ORR, REBECCA BELMORE, VASAN SITTHIKET, MANFRED VANCE STIRNEMANN par Charles DREYFUS

JILL ORR

Retour à l'intérieur de la caserne où une scène théâtrale est plantée ; il y a même un décor peint – sorte d'église cistercienne.

Une nonne toute vêtue de blanc, avec une coiffe (pas très catholique), se contorsionne. Le visage est expressif, de bonnes mimiques : du théâtre, encore du théâtre, rien que du théâtre. Musique électronique et voix off en langue anglaise d'outre-tombe. Allongée sur une table recouverte d'un drap blanc, Jill ORR accouche d'un mouton écorché, l'allaite puis descend présenter son enfant (l'agneau de Dieu...) à la foule (qui a eu le temps de s'apercevoir que ce n'était ni du lard ni du cochon).

Son regard est fou/dingue. Grand Guignol est de retour, mais l'humour, ce n'est pas pour aujourd'hui (heureusement le lendemain j'ai compensé – deux bonnes heures avec deux bonnes sœurs). Ensorcelé ou exorcisé, Dieu seul sait si je suis l'un ou l'autre (je regrette seulement de n'avoir pas fait mon catéchisme à Victoria, en Australie, pour être réellement bouleversé).



JILL ORR accouche d'un mouton écorché, l'allaite puis descend présenter son enfant à la foule.

REBECCA BELMORE

Rebecca BELMORE commence par tracer une ligne sur le sol avec de la farine, en face d'un grand rouleau de papier kraft placé à sept-huit mètres au-dessus du sol. Au milieu de l'étroite piste en longueur se trouve un carré en papier blanc. Puis elle boit à même un carton de lait, j'ai l'impression qu'elle recrache un peu de liquide blanchâtre sur ce carré blanc. Ensuite, à l'extrémité opposée du rouleau, au delà de la ligne blanche, elle transverse une bonbonne de vin dans une bassine. De façon sportivement effrénée elle va laper du vin, courir, tirer sur le papier, courir jusqu'à la ligne blanche, relaper et recracher le vin sur le papier plusieurs fois : alors qu'elle se retrouve au bord de l'épuisement, le rouleau lui fait une fleur. Avec une grande élégance, et une vitesse majestueuse, il finit tout seul l'action sous un tonnerre d'applaudissements. On se demande si c'est la chance qui a joué, ou si la préméditation fonctionne à merveille. Du *timing* pur et sans tache, sans bavure. D'origine anishinabe, on entrevoit les causes autochtones, le besoin d'identité, de préservation du territoire. Comprendre l'action, accepter les relations avec les personnes, les possessions, les croyances, les idées, et nous nous apercevons que la relation elle-même est sa récompense...



Alors que REBECCA BELMORE se retrouve au bord de l'épuisement, le rouleau lui fait une fleur. Avec une grande élégance, et une vitesse majestueuse, le rouleau de papier finit tout seul l'action sous un tonnerre d'applaudissements.

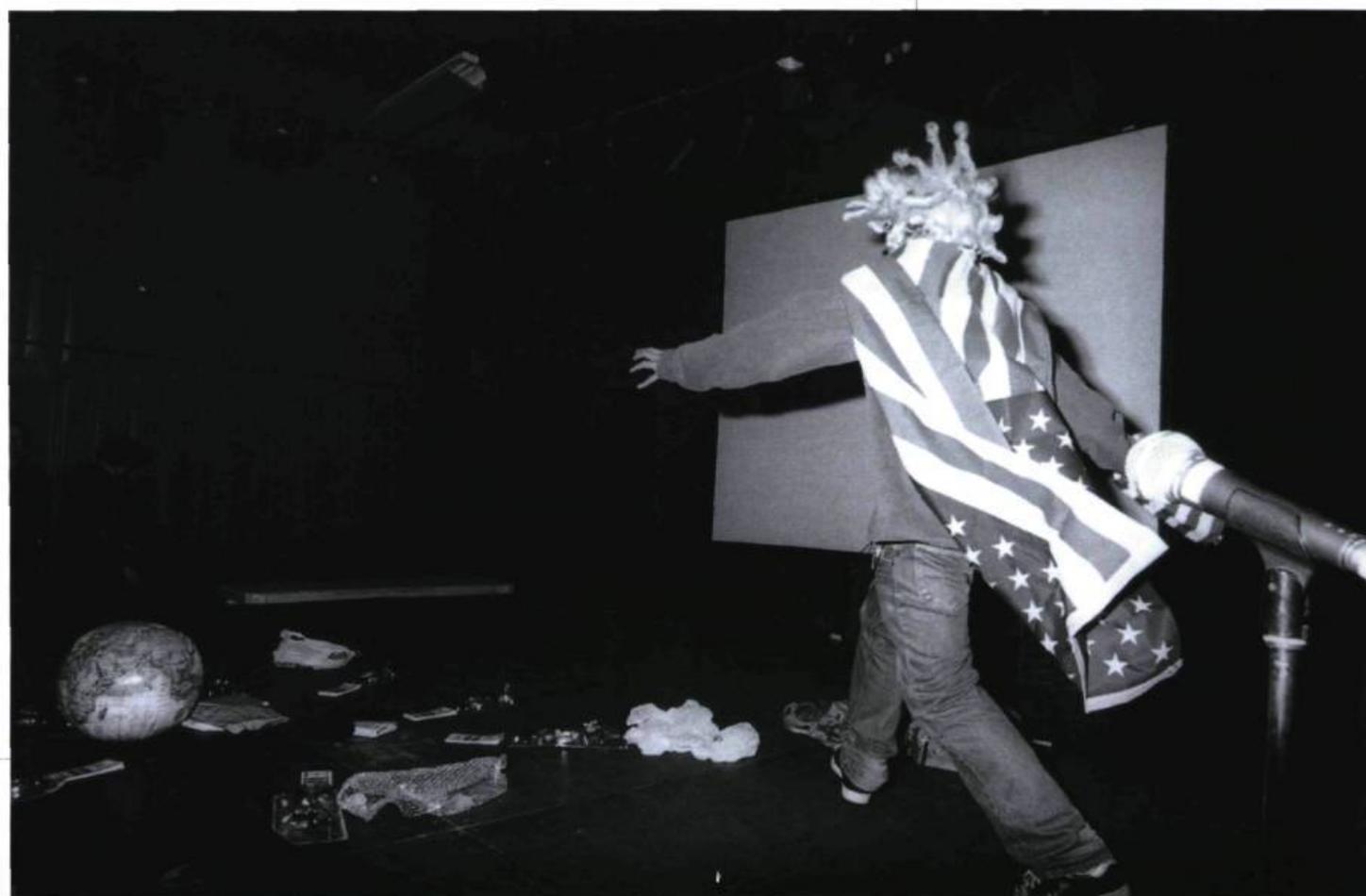
VASAN SITTHIKET

La liberté d'aller aux toilettes, c'est une liberté qui compte lorsqu'on est en transit sur le sol américain sans visa. On lui demande si souvent ses papiers de citoyen non yankee que Vasan SITTHIKET n'a même pas le temps d'aller au petit coin. « Where is toilet ? I want to shit now. » Il en perd un peu la boule et veut absolument devenir américain. Tout ce qui est américain, il adore. À un détail près : il hurle « I want to be American », mais avec le poing levé.

Comme pour MOLIÈRE, le miroir est grossissant, mais l'homme dégage une énorme sympathie, il est très présent, très vivant. Ça bouge bien lorsque le phallus paré du drapeau américain s'enfonce avec difficulté dans un gros fruit certainement importé directement de Floride. Les G.I.'s rampant dans toutes les directions à partir de l'impérialisme américain lui-même et tirant des rouleaux de papier hygiénique/dollars prêtent à un rire franc. Les vidéos d'une violence inouïe sur une certaine réalité thaïe, comme des écartèlements et autres arrachages de membres, nous remettent les pieds sur terre. Chaque moment présent ne se suffit plus à lui-même. « Être présent au présent », d'accord. Mais ici, le performeur reste au cœur des luttes sociales, il expose l'historique des luttes simplement pour qu'un futur soit possible. « Car dans l'art, nous n'avons pas affaire à un jeu simplement agréable et utile, mais... au déploiement de la vérité. » L'art et la vérité sont de bien gros/grands mots, mais je garderai (dans la phrase d'HEGEL) le déploiement, le joyeux déploiement critique de Vasan SITTHIKET.



« Where is toilet ?
I want to shit now. »
VASAN SITTHIKET en perd
un peu la boule
et veut absolument
devenir américain.





MANFRED VANCI STIRNEMANN

STIRNEMANN arrive avec une boîte de fer blanc qu'il dépose devant lui. Il en extrait, en formant un triangle autour de lui : son cachet (trois billets de cent dollars canadiens), trois têtes de singes qu'il aligne, une petite paire de mocassins indiens minuscules (que l'on achète dans les magasins pour chiens) qu'il dépose à ses pieds et enfin une tête de faucon.

Le bras tendu à hauteur d'épaule, il tient, pendant environ quinze minutes, une balle de base-ball dans la même matière que les mocassins (pour que les jeunes chiots se fassent les dents). Épuisés par cette offrande, avec mon voisin on hésite plus d'une fois durant ce long laps de temps à ramasser les billets (on croit que c'est le but de l'opération, mais personne n'ose... sinon dans sa tête). Après un bon quart d'heure, donc, il lâche la balle et dès qu'elle a touché le sol il fracasse les têtes des singes contre les murs. Il se réapproprie ses billets puis garde un instant le faucon contre sa poitrine avant de s'éclipser.

Manfred nous venant de Zurich, on pense tout de suite au proverbe : *Pas d'argent, pas de Suisse*. C'est un peu court. Ça sent bon le concept. On se console en pensant que la plénitude des énergies de la conscience ne se situe que dans la momentanéité de chaque instant présent.

Et pour finir quelque chose sans condition de vérité, inconditionnellement vrai, pour revenir à WITTGENSTEIN, quelle soirée performance !

Le bras tendu
à hauteur d'épaule,
M. VANCI STIRNEMANN
tient, pendant environ
quinze minutes, une balle
de base-ball...

